

Brefs entretiens avec des hommes hideux



AU DIABLE VAUVERT

David Foster Wallace

Brefs entretiens
avec des
hommes hideux

Traduit de l'américain par
JULIE et JEAN-RENÉ ÉTIENNE



Du même auteur

UN TRUC SOI-DISANT SUPER AUQUEL ON NE ME
REPRENDRA PAS, essais, *Au diable vauvert*

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE
ET DE LA REGION LANGUEDOC-ROUSSILLON-SEPTIMANIE

Titre original : BRIEFS INTERVIEWS WITH HIDEOUS MEN

© David Foster Wallace, 1999

© Traduction française, Éditions Au diable vauvert, 2005

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

Catalogue disponible sur demande

*Pour Beth-Ellen Siciliano et Alice Dall,
oreilles hideuses sine pari.*

Sommaire

Une histoire ultra-condensée de l'ère postindustrielle	9
Mourir n'est pas finir	11
Au-dessus à jamais	17
Brefs entretiens avec des hommes hideux	33
Autre exemple de la porosité de certaines frontières (XI)	55
Le sujet dépressif	57
Le Diable est un homme très pris	99
Penser	103
Non que ça veuille rien dire	107
Brefs entretiens avec des hommes hideux	117
<i>Datum Centurio</i>	175
Octet	185
Adult World (I)	223
Adult World (II)	251
Le Diable est un homme très pris	261
Église, toi que nulle main d'homme n'a bâtie	267
Autre exemple de la porosité de certaines frontières (VI)	289

Brefs entretiens avec des hommes hideux	291
Tri-Stan : J'ai cédé Sisse Nar à Ecko	321
Sur son lit de mort, serrant votre main dans la sienne, le père du jeune dramaturge, la nouvelle coqueluche off-Broadway, vous supplie de lui faire une fleur	351
Du suicide envisagé comme offrande	389
Brefs entretiens avec des hommes hideux	395
Autre exemple de la porosité de certaines frontières (XXIV)	437

Une histoire ultra-condensée de l'ère postindustrielle

Quelqu'un a fait les présentations, il a fait un trait d'esprit, dans l'espoir qu'on l'aimerait. Elle a ri extrêmement fort, dans l'espoir qu'on l'aimerait. Chacun est rentré seul chez soi, regardant la route droit devant, le visage contracté exactement de la même manière.

L'homme qui les avait présentés ne les aimait guère ni l'un ni l'autre, même s'il faisait comme si, soucieux qu'il était de ménager des relations cordiales en toutes circonstances. Car enfin, sait-on jamais sait-on jamais sait-on jamais.

Mourir n'est pas finir

Le poète américain, cinquante-six ans, prix Nobel, connu dans les cercles littéraires américains comme «le poète des poètes» ou parfois simplement «le Poète», était dehors sur la terrasse, torse nu, quelques kilos en trop, dans une chaise longue partiellement inclinée, au soleil, en train de lire, à moitié allongé, quelques kilos en trop, pas plus, récipiendaire de deux National Book Awards, d'un prix du National Book Critics Circle, d'un prix Lamont, de deux bourses du National Endowment for the Arts, d'un prix de Rome, d'une bourse de la Fondation Lannan, d'une médaille MacDowell et d'un Mildred and Harold Strauss Living Award décerné par l'American Academy and Institute of Arts and Letters, président émérite du PEN, un poète que deux générations successives d'Américains avaient salué comme la voix de leur génération, cinquante-six ans maintenant, en slip de bain Speedo sec taille XL, dans une chaise longue en toile à inclinaison réglable, sur la terrasse carrelée de la piscine de son jardin, l'un des dix premiers Américains à recevoir une Genius Grant de la

prestigieuse fondation John D. and Catherine T. MacArthur, l'un des trois seuls lauréats américains encore en vie du prix Nobel de littérature, 1m77, 82 kg, marron/châtain, le front inégalement dégarni suite à la tolérance ou au rejet capricieux de divers implants Hair Augmentation Systems, assis, ou allongé – ou peut-être, pour être plus exact, juste étendu –, en slip de bain Speedo noir au bord de la piscine en forme de haricot du jardin¹, sur la terrasse carrelée, dans une chaise longue pliable dont le dossier était présentement incliné au quatrième taquet pour former un angle de trente-cinq degrés avec le sol en mosaïque de la terrasse, à 10 h 20 le matin du 15 mai 1995, le quatrième poète le mieux représenté en anthologie de toute l'histoire des lettres américaines, près d'un parasol mais non pas dans l'ombre dispensée par celui-ci, en train de lire *Newsweek*², le magazine calé contre la modeste colline de son ventre, chaussé de tongs, une main derrière la nuque, l'autre qui pendait sur le côté et suivait le filigrane ocre et brun du luxueux carrelage en céramique espagnole de la terrasse, mouillant un doigt de temps à autre pour tourner la page, protégé par des lunettes de soleil à sa

1. Également le premier poète né sur le sol américain des quatre-vingt-quatorze années de la prestigieuse histoire du prix Nobel de littérature à le remporter, le si intensément brigué prix Nobel de littérature.
2. Jamais distingué par la bourse de la fondation John Simon Guggenheim en revanche : refusé à trois reprises au début de sa carrière, il avait de bonnes raisons de soupçonner l'interférence de motifs personnels et/ou politiques dans les décisions du comité d'attribution et avait résolu d'être pendu, de mourir de faim plutôt que de se soumettre encore une fois à la fastidieuse et méprisante mascarade de l'examen objectif et d'engager un autre thésard pour remplir en trois exemplaires le fastidieux dossier de candidature pour la bourse de la fondation Guggenheim.

vue dont les verres traités chimiquement s'assombrissaient par paliers à proportion de la luminosité, au poignet mobile une montre de qualité et de valeur médiocres, aux pieds des tongs en caoutchouc de synthèse, jambes croisées aux chevilles et genoux légèrement écartés, sous le ciel sans nuages qui s'éclaircissait à mesure que le soleil montait et progressait vers l'ouest, humectant un doigt non pas avec sa salive ou sa sueur mais avec la condensation qui couvrait l'étroit verre givré de thé glacé encore à la lisière de l'ombre formée par son corps à gauche du dossier de la chaise longue et qui devrait être déplacé pour rester dans la fraîcheur, promenant le long du verre un doigt paresseux avant de le ramener humide et paresseux sur le magazine, tournant de temps à autre les pages du numéro du 19 septembre 1994 de *Newsweek*, s'arrêtant sur la réforme du système américain de Sécurité sociale et sur le sort tragique du vol 427 d'USAir, sur la brève critique positive des deux essais à succès *Hot Zone* et *The Coming Plague*, tournant parfois plusieurs pages à la suite, survolant certains articles et brèves, un illustre poète américain à quatre mois de son cinquante-septième anniversaire, un poète que le concurrent direct de *Newsweek*, *Time*, avait un jour de manière assez absurde appelé « notre plus sérieux prétendant vivant au titre de génie immortel », les tibias presque glabres, près de l'ombre en forme d'ellipse du parasol ouvert qui se resserrait lentement, le caoutchouc de synthèse de ses tongs texturé des deux côtés de la semelle, le front semé de gouttes de sueur, le bronzage dense et cuivré, l'intérieur des cuisses presque glabre, le pénis pelotonné dans l'étroit slip de bain, le bouc soigneusement taillé, un cendrier sur la table en métal, dédaignant son thé glacé,

s'éclaircissant la gorge de temps à autre, remuant à peine sur la chaise longue pastel pour se gratter négligemment le cou-de-pied du gros orteil sans ôter les tongs ni regarder aucun des deux pieds, en apparence concentré sur le magazine, à sa droite la piscine bleue, à sa gauche, en diagonale, la baie vitrée coulissante en verre épais qui donnait sur le jardin, entre la piscine et lui une table ronde en fer forgé blanc percée d'un grand parasol de plage dont l'ombre ne touchait plus l'eau, un poète au sommet de son art, incontestablement, en train de lire un magazine dans une chaise longue sur la terrasse de la piscine derrière sa maison. La piscine et la terrasse sont entourées d'arbres et d'arbustes sur trois côtés. Ces arbres et arbustes plantés il y a plusieurs années entremêlent étroitement leurs branchages, remplissent la même fonction capitale qu'une rangée de séquoias impénétrable aux regards ou un mur en pierre de taille. Le printemps est à son apogée, les arbres et arbustes ont sorti toutes leurs feuilles et sont aussi intensément verts qu'immobiles, envahis d'ombres complexes et le ciel est complètement bleu et immobile, de sorte que le tableau fini, piscine, terrasse, poète, chaise longue, table, arbres, façade arrière de la maison, est immobile et composé, vraiment, et presque complètement silencieux, vraiment, nul autre bruit que le murmure de la pompe et de l'évacuation de la piscine et le poète qui de temps à autre s'éclaircit la gorge ou tourne les pages de *Newsweek* – pas un oiseau, pas une tondeuse à gazon, un taille-haie ou une désherbeuse au loin, pas un avion dans le ciel, pas de bruits étouffés venant des piscines des jardins adjacents –, rien que la respiration de la piscine et les raclements de gorge sporadiques du poète, le tout complètement immobile, composé et enclos, sans même le

début d'une brise pour agiter les feuilles des arbres et des arbustes, le vert immobile de la clôture végétale silencieuse et vivante vif, inéluctable et sans équivalent au monde, physique ou moral³.

3. Cela n'est pas complètement vrai.